

N° 147

Prix : 1 fr. 20

Belgique : 1 fr. 50



*Là, un navire français reçut les fugitifs, dont les avatars
étaient terminés.*

(p. 4637)

C. I.

LIVRAISON 585

— Je désire attendre encore, dit-elle, jusqu'à l'heure de la fermeture.

— Comme vous voudrez, répondit l'homme.

Les témoins reprirent leur observation stérile à la fenêtre de la salle. Marie se laissa tomber sur sa chaise et ne quitta plus la porte des yeux.

Mais celle-ci ne s'ouvrit pas.

Le maire appela l'huissier pour lui demander s'il y avait encore quelqu'un dans la salle d'attente. L'interpellé entra et chuchota quelques mots.

Le magistrat jeta un regard dans la direction de Marie et dit d'une voix si haute que tous les assistants purent entendre distinctement ses paroles :

— Oui, maintenant je ne puis plus attendre et, pour aujourd'hui, c'est fini !

Le mot « fini » pénétra Marie d'une insurmontable frayeur. Incapable de se relever, elle resta anéantie sur sa chaise. La porte de la salle des mariages s'ouvrit toute grande et l'huissier annonça avec une certaine insolence :

— Monsieur le Maire est parti.

Ce qui voulait dire : « — et vous êtes priés d'en faire autant ».

Les témoins s'approchèrent de Marie et M. Lubier dit doucement :

— Mademoiselle Lejeune, je crois qu'il est maintenant tout à fait inutile d'attendre plus longtemps.

Elle se leva péniblement. Mais elle sentit aussitôt que ses jambes ne sauraient la porter et pria l'un des invités de lui offrir le bras.

— C'est une infamie que de laisser une femme dans une pareille situation, fit remarquer celui-ci.

Marie éluda ce reproche.

— Il est sûrement arrivé quelque chose à mon fiancé, je crains qu'il n'ait été victime d'un accident grave.

Personne, parmi les assistants ne se sentit le courage

de répondre. On regagna la sortie en silence et, dans la rue, les invités prirent congé de la pauvre Marie.

Elle resta seule.

Muette de désespoir, elle demeura à cet endroit. Elle pensait à une chose : ce jour était le plus affreux de son existence et elle ne pourrait jamais l'oublier.

CHAPITRE DLXII

L'AUBE D'UN SIÈCLE

Le XIX^e siècle s'achève, tandis que la vie moderne accélère son rythme; elle semble gagnée par le vertige de la vitesse.

Paris célèbre la naissance du XX^e siècle par une Exposition Universelle, qui attire en France une foule cosmopolite, qui admire, bouche bée, les merveilles réalisées par la « Fée Electricité ».

De même que le Grand Siècle était symbolisé par Louis XIV, en perruque, se promenant dans les jardins de Versailles, de même, l'aube du nouveau siècle trouve sa représentation en la personne de M. Loubet, coiffé d'un haut-de-forme, passant sous la porte monumentale de l'Exposition Universelle, que domine la statue géante de la Parisienne...

Et cependant, le président qui sourit et salue, a de gros soucis. Il y a en effet, de graves problèmes à l'horizon...

Le siècle qui se termine a donné l'essor à de multiples inventions : la mécanique est en progrès partout.. Les routes, qui avaient déjà vu, un quart de siècle plus tôt, l'envahissement des voies ferrées, voient maintenant passer des machines sans chevaux, qui emplissent l'air d'un vrombissement de moteur et font fuir les gens des campagnes... Des hommes, montés sur de fragiles roues d'acier parcourent les campagnes et, là-haut, quelques nouveaux icaires tentent d'escalader les nues, sans grand succès encore, mais avec mille espoirs de réussite... D'ailleurs, le dirigeable, tient les airs si « le plus lourd que l'air » n'y atteint pas.

Une ère de travail intellectuel, d'activité, s'ouvre.

Mais aussi les esprits sont en tumulte, des ferments d'anarchie empoisonnent l'atmosphère... Le siècle qui s'achève a ébranlé des trônes et des souverains sont tombés sous les coups des assassins, tels Humbert II, roi d'Italie, à Monza et l'impératrice Elisabeth d'Autriche, poignardée, sur le pont du Mont Blanc, à Genève, par un anarchiste...

En France, le Gouvernement entre nettement dans la voie des réformes sociales : réduction du nombre d'heures de la journée de travail, projet de caisses de retraites pour les vieux travailleurs et projet pour le règlement amiable des différends relatifs aux conditions du travail. Les adversaires du gouvernement, hostiles à ce dernier projet, le représentent comme un danger public; il doit, disent-ils, entraîner la grève obligatoire...

Il s'agit, au contraire, non pas d'organiser ou de développer les grèves, mais de les prévenir, de les rendre inutiles, par une procédure d'arbitrage et l'institution de délégués permanents « choisis dans le personnel et

élus par lui, et chargés de présenter au chef de l'établissement, les réclamations des ouvriers ou employés. »

Ce projet de loi était inspiré à ses auteurs par les nombreuses grèves qui se sont déroulées sous leur ministère : grèves du Creusot, de Vienne, de Saint-Etienne, de Châlon-sur-Saône, de Marseille, de Calais, de Monceau-les-Mines, etc...

Quelques-unes de ces grèves avaient été marquées par des incidents sanglants.

La politique sociale du cabinet est encore précisée et complétée par un certain nombre de mesures prises, telles que la Constitution des Conseils du travail et la journée de huit heures pour le personnel ouvrier des P.T.T.

En matière religieuse, le gouvernement de Waldeck-Rousseau est foncièrement concordataire. Le président du Conseil veut que l'Etat respecte l'esprit et la lettre du Concordat signé par Pie VII et Napoléon; mais il demande au co-contractant de les respecter aussi.

Or, en dehors de la hiérarchie officielle de l'Eglise, qui s'entend parfaitement avec l'Etat, il y a les Congrégations dont certaines, pendant les agitations de l'affaire Dreyfus, se sont fait remarquer par le rôle militant qu'elles ont assumé...

Waldeck-Rousseau, dans un discours célèbre, a dénoncé les « moines ligueurs » et les « moines d'affaires ». Et au lendemain du procès de Rennes, M. Jonnart écrit :

« Quelle force les derniers événements et la propagande de la Libre Parole et des moines ligueurs de la Croix ne donnent-ils pas à l'argumentation de ceux qui estiment que la République, comme la monarchie, ne peut supporter chez elle certaines associations, conspirant sans cesse contre sa sécurité et l'ordre public. »

Waldeck-Rousseau est donc partisan de l'établissement d'un statut des congrégations, d'un statut non de la suppression... Le texte du projet, déposé par Waldeck,

remanié à plusieurs reprises par la Commission, et par plusieurs amendements, devient la loi du 1^{er} juillet 1901, relative au contrat d'association.

Les congrégations ne pourront, désormais, plus se former sans une autorisation. Aucune congrégation ne pourra fonder un établissement nouveau sans un décret du Conseil d'Etat. Toute congrégation non autorisée sera considérée comme illicite et devra être dissoute.

Et aussitôt, puisque l'autorisation des Congrégations dépendra du vote législatif, commence la campagne électorale pour les élections de 1902.

Cette campagne sera une des plus violentes de l'histoire parlementaire française. La ligue de la Patrie française, fondée en pleine affaire Dreyfus et qui a sa tête Jules Lemaître, François Coppée, Syveton, etc..., organise de tous côtés des conférences et des meetings.

Certaines congrégations : les Assomptionnistes, les Jésuites, les Chartreux, rivalisent de zèle... C'est la guerre sociale qui commence et elle ne prendra fin qu'en août 1914, devant l'ennemi....



En cette matinée brûlante d'août, Jacques Valbert, ayant laissé, en Angleterre Amy et James Wells, débarqua à Calais.

En attendant le train qui devait l'emmener à Paris, le jeune homme parcourut les journaux.

Ils étaient pleins d'articles nécrologiques. La mort, cette semaine-là, avait moissonné activement dans le champ des personnalités mondiales : Crispi, l'ancien ministre italien venait de disparaître, de même que l'impératrice Frédéric...

En Cochinchine, le prince Henri d'Orléans venait de succomber à la fièvre jaune...

Le jeune prince, dès l'âge de seize ans, avait senti s'éveiller en lui la vocation du voyage, et après avoir surmonté tous les obstacles, toutes les objections de sa famille, était parti..

Il avait à peine vingt ans lorsqu'il revint en France, ayant fait un véritable tour du monde, en la compagnie du colonel de Parseval et du marquis de Morès. Il avait assisté à des chasses somptueuses chez les rajahs indous, participé à de dangereuses battues, visité le Laos, le Siam, le Japon, traversé l'Amérique.

Ce fut un peu plus tard, qu'il se joignit à l'expédition de l'explorateur Bonvalot qui partait pour le Thibet, ce qui lui valut au retour, grâce à la moisson de renseignements rapportés, la grande médaille d'or de la société de Géographie.

Et, maintenant, cette jeune vie était ainsi tranchée par les cruelles Parques!

— Quelle tristesse! murmura Jacques Valbert.

Quelques minutes plus tard, le train qu'il attendait entra dans la gare maritime et le journaliste alla rapidement occuper la place qu'il avait fait réserver. Le soir même, il pénétrait dans le bureau du chef pour lui rendre compte de sa mission.

— Vous avez bien travaillé, lui dit celui-ci en lui serrant la main. Grâce à vous, la fosse aux espions de Postdam ne recevra plus de cadavres, nous l'espérons... D'ailleurs, le service doit être quelque peu désorganisé, après de telles affaires... J'ai lu, vous le voyez vos rapports avec soin et je vais vous confier une autre tâche : celle de surveiller cet attaché d'ambassade, Smolten, qui me semble assez dangereux...

— Bien, dit Jacques Valbert, je suis à vos ordres; cependant, il sera nécessaire que je passe à mon journal...

Je pense que je prendrai un « savon » car je n'ai pas envoyé de reportages d'une manière régulière.

— Ne craignez rien; j'ai tout arrangé avec votre directeur. Il est d'ailleurs enchanté de la copie que vous lui avez adressée dans des circonstances aussi périlleuses...

— Merci... Donc, mon nouveau rôle consistera à...?

— Surveiller Smolten du plus près possible et aussi les russes, quoiqu'ils soient nos amis et alliés, il se glisse parfois parmi eux des éléments indésirables... Vous allez être chargé du reportage des fêtes franco-russes, pendant la durée du séjour en France du tzar, vous en profiterez et je ne doute pas que vous puissiez faire du bon travail.

« Maintenant, autre chose. Qu'est devenue Amy Nabot, maintenant que vous l'avez retrouvée?

— Elle est partie en Angleterre avec James Wells; je pense qu'ils vont se marier; de la sorte, cette pauvre femme trouvera enfin la paix, dont elle a tant besoin... Elle n'est plus que l'ombre d'elle-même; à travers toutes ces vicissitudes, son mal a grandement empiré et cela m'étonnerait fort qu'elle fasse de vieux os.. D'autant plus qu'elle est rongée d'un affreux remords : elle se reproche come un crime d'avoir causé en partie la condamnation du capitaine Dreyfus... Et elle ne peut se résigner à rester inactive, alors que le capitaine n'est pas réhabilité.

— Vous lui avez fait comprendre, je pense, qu'il vaut mieux rester tranquille et que cette réhabilitation viendra à son heure lorsque les esprits y seront mieux préparés...

— Sans doute, et c'est d'ailleurs pour cela que James Wells a décidé de vivre en Angleterre où elle sera plus à l'abri de la tentation de faire quelque démarche imprudente...

— Quelle reste tranquille, c'est ce qu'elle peut faire de mieux; répétez-le à votre ami... Quant à nous, mon cher, nous allons travailler de notre mieux, n'est-ce pas?

— C'est entendu, chef...

Sur ces mots, Jacques Valbert sortit de la pièce.

CHAPITRE DLXIII

L'ASSASSINAT DU PRESIDENT MAC KINLEY

Le paquebot venait d'entrer dans le port de New-York et toutes les formalités de débarquement ayant été accomplies, les voyageurs se hâtaient de quitter les passerelles pour toucher enfin le sol américain.

Parmi ces voyageurs, on pouvait remarquer un homme d'un certain âge, dont la boutonnière était fleurie du ruban de la Légion d'honneur, qu'accompagnaient un jeune homme et une frêle jeune femme. Tous trois étaient évidemment des français, tant à en juger par leur habillement que par les traits de leurs physionomies.

D'ailleurs, ce fut en langue française qu'ils s'exprimèrent dès les premières paroles échangées :

— Enfin, New-York! dit la jeune femme; je ne suis

pas fâchée qu'ait pris fin cette traversée, je n'aime pas la mer, décidément...

— Eh bien ! jeune dame, dans quelques années, j'espère que vous pourrez venir en Amérique, sans traverser la mare aux harengs, répondit l'homme déjà âgé, qui n'était autre que M. Lobel, l'ingénieur bien connu par ses travaux sur les lignes ferrées. Toutefois, ajouta-t-il, si Dieu me prête suffisamment de vie pour que je puisse mener à bien mon projet de chemin de fer transsibérien-Alaska...

— Pourquoi en douter, répondit Mathieu Dreyfus.

C'était en effet, celui-ci et sa jeune épouse, qui avaient décidé de faire leur voyage de noces en Amérique et s'étaient liés sur le transatlantique avec l'ingénieur de Lobel.

Quelques heures plus tard, les trois français se retrouvaient dans la salle à manger de l'hôtel dans lequel ils étaient descendus, autour d'une table servie...

Ils déjeunèrent avec appétit et, au dessert, les langues se délièrent. M. de Lobel mit les deux jeunes gens au courant de la vie américaine et leur parla de ses incursions en Alaska et au Klondyke qu'il avait faites dans le but d'étudier ces régions, pendant les deux saisons arctiques.

— En 1898, dit-il, j'ai rencontré au détroit de Behring, le capitaine Healy, le célèbre pionnier de l'Alaska qui, depuis seize ans déjà, était en relations suivies avec les Indiens et les Esquimaux du bassin du Yukon. La culture de cet homme était considérable et, cependant, il s'accommodait parfaitement de sa vie dans ces solitudes où les seules créatures humaines qu'il rencontrait étaient demi-sauvages. Je lui fis part de mon projet de relier l'Asie par un ruban de fer, c'est-à-dire la Sibérie à l'Alaska par le détroit de Behring.

— Et qu'en pensa-t-il ?

— Le capitaine Healy est un américain très à la page. Il n'ignore pas les richesses minières qui sont enfouies dans le sol glacé tant de la Sibérie que de l'Alaska, qui sont aujourd'hui inexplorées faute de moyens de communication. Il s'enthousiasma pour mon projet et me proposa aussitôt le concours de compagnies puissantes... C'est alors que je commençai mon tracé... Je passai dix-huit mois dans ces régions polaires où pendant quatre mois de l'année, les jours sont des nuits perpétuelles et pendant lesquelles le thermomètre descend à 60 degrés au-dessous de zéro.

— Et croyez-vous, demanda Mathieu, qui écoutait attentivement, que vous parviendrez à un résultat ?

— Je l'espère. Les difficultés sont grandes, mais elles ne sont pas insurmontables. Le passage le plus difficile, est le détroit de Behring. Le train le traversera-t-il sur un « ferry-boat » ou par un tunnel ou un pont ?... Là est la question et je ne la résoudrai qu'après avoir revu mon fils qui, actuellement fait des calculs au cap Prince of Wales, sur l'Océan Glacial.

— Vous repartez tout de suite là-bas ? dit à son tour Nini.

— Non, pas tout de suite. J'ai à New-York quelques rendez-vous et surtout je veux assister à l'ouverture de l'exposition pan-américaine que le président Mac-Kinley doit inaugurer dans quelques jours.

— Nous aussi, dit Mathieu. Mais quel homme est le président Mac-Kinley ?

— Un homme de fer. Il a instauré l'ère des grands trusts et la politique protectionniste. Il a pour lui tous les magnats de la grande industrie, tous les financiers ; mais il n'est pas populaire au sens réel de ce mot... L'établissement de cette exposition pan-américaine a soulevé

de terribles critiques... Par contre, le vice-président, Roosevelt, jouit de la plus grande popularité...

— On parle de lui, même en Europe...

— Oui, il a mené une vie très mouvementée... Il avait à peine vingt-trois ans quand il débuta dans la vie publique. Orateur et écrivain, son langage résolu lui attira des partisans très convaincus et des ennemis nombreux. Sous-secrétaire à la marine, il prépara énergiquement la guerre de Cuba et donna sa démission pour solliciter une commission dans l'armée...

— Il est cependant rare de voir un homme d'Etat aller se battre....

— C'est justement ce qu'a déclaré Roosevelt; ayant fait plus que quiconque pour que la guerre éclatât, il désirait prendre rang parmi les combattants. C'est ainsi qu'il forma le régiment des « rough-riders » dont la réputation est célèbre en Amérique.

— Il est curieux de constater combien les peuples, même les plus démocrates, ont l'amour du panache...

— C'est justement, mon jeune ami, dit en souriant M. de Lobel, les peuples les plus démocrates qui ont le plus le goût du panache... Ainsi, Roosevelt, qui se vante d'être le premier bûcheron des Etats-Unis est un impérialiste à tous crins et ce n'est certes pas lui qui mettra un frein aux ambitions de M. Mac-Kinley... Sur ce, mes amis, puisque nous avons terminé notre repas, nous pourrions aller faire un tour dans la ville; je serai heureux de vous servir de cicerone...

Les deux jeunes gens acceptèrent avec enthousiasme et sous la conduite de leur compagnon de voyage, ils sortirent pour visiter New-York.



— Oh! mon Dieu!

— Prenez garde!...

— Au secours!...

— Arrêtez-le! Oh! le misérable!...

Ces exclamations et bien d'autres s'entrecroisaient jaillies de plus de cent bouches, autour de la tribune présidentielle, érigée dans le temple de la musique à l'exposition de Buffalo.

Un coup de revolver venait de claquer et le président Mac-Kinley, portant la main à sa poitrine, s'était effondré.

Quelques hommes maintenaient un jeune homme, qui n'avait certainement pas la trette, et dont le regard inspiré, disait nettement que celui qui venait de cueillir, après tant d'autres, le laurier du régicide, était un illuminé.

Il n'avait d'ailleurs, pas tenté de fuir et était resté là, son arme fumante à la main.

Nini et Mathieu Dreyfus restaient figés sur place, tandis que leur guide, M. de Lobel, s'était élancé vers la tribune.

Au bout d'un instant, l'ingénieur revint auprès de ses amis.

— Il n'y rien à faire, dit-il. Le président est mort!...

— C'est affreux, murmura Nini. Comment des hommes peuvent-ils commettre de pareils crimes...

— Celui-ci est un fou qui se croit un justicier... Il s'imagine, le pauvre idiot, qu'il va changer la face du monde, en tuant un chef d'Etat... Regardez cet air inspiré!...

Les trois voyageurs s'approchèrent du criminel, que les policiers entraînaient juste en ce moment.

— Comment s'appelle-t-il? demanda M. de Lobel à l'un des sergents.

— Czolgoscz... C'est un de ces anarchistes que la

vieille Europe nous envoie sans cesse... Ah!... il faudrait nettoyer ces ghettos où les criminels poussent sans cesse.

Tristement, les trois français quittèrent l'exposition sans l'avoir visitée, ils n'avaient plus le cœur à la promenade.

Elle était cependant belle et érigée dans un site splendide... Des canaux partant du lac Mirror et alimentant des cascades et des jets d'eau, bordaient des jardins tracés avec un soin particulier...

Et, pourtant, dans ce décor riant, un homme, presque un adolescent encore, avait eu le courage de tuer...

— Les hommes sont, décidément, des animaux bizarres! conclut M. de Lobel, comme ils passaient la porte monumentale... Ils pleureront à l'évocation d'une catastrophe, ils se laisseront émouvoir par un beau morceau de musique, et la beauté réalisée par la main de l'homme leur laisse le cœur sec et insensible...

Il haussa les épaules et ajouta :

— Maintenant, la voie est libre pour Théodore Roosevelt.

— Comment? demanda Mathieu. Est-ce donc M. Roosevelt qui doit succéder à Mac-Kinley?

— Sans doute, aux termes de la Constitution américaine, le vice-président est appelé à exercer les fonctions de président... Comme je vous l'ai dit, c'est un homme très populaire... Mais c'est aussi, quoique cela paraisse contradictoire, un grand ami de Rockefeller et de Pierpont Morgan, dont le premier est le roi du pétrole et le second l'animateur du trust des paquebots.

— Mais l'on truste tout, en Amérique! Même les paquebots! s'exclama Mathieu Dreyfus. Comment est-ce possible?

— Oh! très simplement... A la base du trust de la navigation, il y a celui des métaux et des minerais. Ce trust est entre fort peu de mains. Après s'être entendu

pour faire la hausse sur le prix des métaux, des machines et des chemins de fer, les milliardaires des Etats-Unis s'en sont pris aux frets. Et M. Pierpont-Morgan, le plus hardi d'entre eux ne rêve rien de moins que de faire le trust des paquebots, c'est-à-dire des lignes transatlantiques.

« De même que, par un coup de bourse hardi, M. Pierpont-Morgan a pu mettre en portefeuille plusieurs lignes de chemin de fer, de même s'il lui prenait fantaisie d'acquérir toute une flottille de croiseurs auxiliaires, obtenue par la transformation de paquebots en bâtiments de guerre, rien ne pourrait l'en empêcher... Et là, il y a un immense danger au point de vue national.

« La liberté de l'émigration, loi de sécurité économique et sociale, surtout pour les pays à forte natalité, comme l'Allemagne et l'Italie, peut aussi disparaître par l'effet du trust. Que les Etats-Unis, maîtres des lignes, abaissent le prix du fret, au départ, puisqu'ils produisent plus qu'ils ne peuvent consommer, mais qu'ils mettent des droits prohibitifs sur l'entrée des marchandises européennes, nous serons, d'une part, inondés de produits américains, d'autre part, nous ne pourrons plus exporter... Les Anglais et les Allemands résistent, heureusement... Cette menace du trust les a fortement émus.

— Et croyez-vous que le nouveau président... ?

— On ne sait pas, mon cher... On ne sait jamais ce que peut faire un homme qui arrive au pouvoir... Nous verrons, nous verrons...



— J'essaierai de le devenir, répondit Amy, lui tendant sa main,
qu'il garda un moment dans la sienne. (p. 4643)



CHAPITRE DLXIV

VIVE LE T Z A R »

Dunkerque est en fête... Ce n'est partout qu'étendards et pavillons flottant au vent... Toutes les maisons, toutes les rues, sont enguirlandées, pavoisées, fleuries et, depuis deux jours, la population s'est augmentée de près de cent mille âmes.

C'est que de tous les coins de France, on a voulu venir saluer l'empereur de toutes les Russies, dès son premier pas sur le sol de France.

A neuf heures du matin, un coup de canon déchire les airs : c'est le yacht du tzar, le « Standart », qui a aperçu l'escadre française croisant dans la mer du Nord pour lui souhaiter la bienvenue, qui lui adresse un salut. Le yacht se rapproche, le « Cassini », se porte vers lui. Le président de la République prend place dans le canot qui doit le conduire vers l'empereur. Il est dix heures et demie, lorsque M. Loubet et les ministres abordent le yacht impérial. L'empereur se tient à la coupée; il serre longuement les mains du président, pendant que celui-ci lui adresse ses souhaits de bienvenue. L'impératrice se tient à quelques pas. M. Loubet vient lui baiser la main et lui offrir ses hommages.

Puis, le « Standart » lève l'ancre et se remet en marche. La revue de l'escadre commence.

C'est le vice-amiral Ménard, commandant en chef de l'escadre du Nord qui dirige les opérations, à bord du « Masséna ». Le bâtiment impérial passe devant les navires de tout genre, tandis que tambours et clairons sonnent aux champs. Le spectacle est grandiose et provoque un enthousiasme indescriptible. La revue navale se termine à midi et demi. Une heure plus tard, le « Standard » pénètre dans le port de Dunkerque et lorsque le navire arrive au milieu du bassin d'évolution, la musique du 110^e de ligne joue l'« Hymne Russe » et les trompettes sonnent aux champs.

L'impératrice, immédiatement suivie du tzar, débarque la première et la foule massée, acclame les souverains avec frénésie...

Le président offre le bras à la tzarine pour franchir le débarcadère et les dames de la halle aux poissons, en costume national, offrent leurs vœux à la souveraine, en même temps qu'un poisson d'or et de superbes bouquets.

A trois heures on se met à table et des toasts sont portés par les convives, aux souverains amis et alliés.

Pendant que se déroulaient les cérémonies officielles, Jacques Valbert, le nez au vent, flânait par la ville... Un journaliste a souvent des allures de flâneur, mais c'est un flâneur salarié dont le nez au vent doit humer tous les bruits et tous les vents qui passent...

Or, en l'occurrence, le vent était à la cordialité... On savait que l'empereur de Russie avait rencontré le kaiser au large de Dantzig; mais, par un sentiment de convenance, personne n'avait fait allusion à cette rencontre des deux empereurs...

Dans toutes les rues, une armée de camelots vend des images, des bibelots, des chansons, célébrant tous l'alliance franco-russe...

Il y a là des cartes postales, des cendriers, des pensées en celluloid, des éventails, dûs à l'invention du « manager » des camelots, le fameux Napoléon Hayard, leur « empereur »...

Mais le clou de la collection, c'est sans contredit le placard des chansons. Il y a « Vive le Tzar », qui se chante sur l'air de la « Paimpolaise » :

« Et quand les drapeaux de la France,
« Devant le Tzar s'inclineront,
« Leurs plis, au vent de l'espérance,
« Joyeusement se gonfleront,
 « L'Alsace, là-bas,
 « Pensive, dira :
« Depuis plus de trente ans je pleure,
« Mais sous l'angoisse qui m'étreint,
« J'attends, frissonnante, que l'heure
« Vibre, enfin, aux canons d'airain... »

Et après avoir écouté celle-là, que les cols bleus, les marchands de poissons et les gamins de Dunkerque, groupés autour du camelot chanteur, reprenaient en chœur, Jacques Valbert fit la grimace.

— Encore un refrain pour la revanche ! pensa-t-il. Et pourtant, qui sait !...

Le tzar est venu en France avec une suite très nombreuse. Tous ces officiers, ces amiraux, guidés par le baron Frederickx que l'on connaît trop en France et qui est toujours l'aide de camp de l'empereur, sont-ils vraiment animés de bonne volonté vis-à-vis de la France ?...

Jacques Valbert se le demandait.

Enfin, l'heure du départ du train présidentiel ayant sonné, sans que le reporter eut rien glané de particulièrement

rement intéressant, il regagna la gare et prit le train pour Compiègne où devaient descendre Leurs Majestés.

Là, une nouvelle réception officielle eut lieu, puis un repas et l'on se sépara vers onze heures, les souverains russes, ayant exprimé le désir de se reposer de bonne heure.



Le tzar n'est pas seulement venu en France pour échanger des vœux et des saluts avec le président de la République et ses ministres. Il veut aussi assister à la revue de Bétheny qui doit clôturer les manœuvres de l'Est et, depuis quinze jours, on a mis le terrain en état et fait de nombreux préparatifs, afin de montrer l'armée française sous son meilleur jour aux souverains amis et alliés.

On a transformé en champ de manœuvre les hectares de culture de seigle, de luzerne et de betteraves que fouleront bientôt cent vingt-cinq mille hommes de troupes de toutes armes.

Et le matin attendu se lève... L'immense plaine se tait...

Sous la lumière grise d'un ciel nuageux, les troupes s'estompent dans un léger brouillard... Il a plu. Il pleuvra encore... Les armes ne jettent aucun reflet, les uniformes sont sans éclat.

Au loin, au-dessus des troupes, sur les hauteurs, et là-bas, du côté des tribunes, la multitude des curieux forme des masses noires et muettes qui ajoutent à l'impressionnante mélancolie du décor.

Et toujours nul bruit. L'armée française et le peuple de France attendent Nicolas II.

Soudain, une sonnerie de clairon, un signal fait par

une vedette, un coup de canon, un frisson secoue l'immense quadrilatère, tel un souffle qui passe dans la campagne et courbe les moissons et incline les branches.

Une clameur monte, Le peuple cri :

— Vive le tzar!

C'est lui, en effet...

Il paraît, à gauche des tribunes; le généralissime jette un ordre et, de régiment en régiment, le colonels répètent successivement :

— Garde à vous!

— Portez armes!

— Présentez armes!

Les lames des sabres ont lui sous le ciel pâle... Dans le silence, cent mille fusils vibrent, brusquement maniés et les sonneries, les hymnes commencent ; les tambours battent aux champs, les clairons sonnent, les musiques jouent...

En tête d'un cortège nombreux et multicolore, le tzar s'avance.

Pour la seconde fois, le souverain ami et allié a, sous les yeux, la force de la France, et si habitué qu'il soit aux pompes militaires, il doit avoir le sentiment de quelque chose d'unique, d'incomparable...

Dans ces plaines champenoises où se détachent à l'extrême horizon, les tours de l'antique cathédrale de Reims, où nos rois furent sacrés, cette plaine que labourèrent au cours des siècles toutes les armées de l'envahisseur...

Plus courtois et plus civilisé que son aïeul Pierre-le-Grand qu'intéressaient davantage nos industries et qui tourna bride au moment où le régent lui présentait, en 1617, la fine fleur de l'armée française, Nicolas II sourit et approuve...

Mais il va pleuvoir et le tzar regarde les nuées qui

s'amoncellent sur la terre champenoise, et, là-bas, vers l'est, s'accumulent plus serrées et plus denses.

Songe-t-il qu'il y a un peu moins de cent ans, guidés par Alexandre I^{er}, son aïeul, arrivèrent là les armées des Alliés qui se heurtèrent contre ce qui restait de l'immortelle Grande Armée, les soldats de l'Empereur, les compagnons du Conquérant, dont la Russie garde le souvenir.

Sous les yeux du successeur d'Alexandre, voici les fils de ces hommes qui, partis, en haillons des hauteurs de Valmy, firent le tour de l'Europe, prenant les capitales et enchaînant les rois, sur un seul signe du « Corse aux cheveux plats »...

A-t-il, cet empereur de toutes les Russies, la hantise de l'épopée impériale, de la sublime chevauchée... Est-il, a-t-il été un jour, ébloui par cette aurore : Austerlitz ; ou attiré par le vertige de ce gouffre : Waterloo, Sainte-Hélène ?...

Est-ce l'armée française d'aujourd'hui qu'il voit défiler sous ses yeux ? Ou bien, sur une éminence, là-bas, dans la steppe, couverte de lichens et plantée de bouleaux, dans le halo rougeoyant des flammes de Moscou, voit-il le petit homme au légendaire chapeau... ses officiers brillants, chamarrés d'or, ses gorgnards et toute l'armée, la Grande Armée, qui, d'une seule voix, crie « Vive l'Empereur ! »

Il est tombé, enseveli sous la défaite la plus immense que Conquérant ait jamais éprouvée ; mais la France est de nouveau debout et elle est grande...

Et quand Sambre et Meuse retentit, quand les trompettes sonnent la charge, quand le défilé commence et qu'arrive la charge, c'est un spectacle inoubliable, une apothéose militaire où l'âme même du pays s'est montrée en beauté, dans toute sa force et sa splendeur.

C'est fini... Le Tzar s'en va, les yeux pleins d'un rêve...

C'est ensuite la visite à Reims. Le cortège s'arrête devant la cathédrale. Le cardinal, entouré de ses chanoines, en costumes d'apparat reçoit ses augustes visiteurs et leur montre ses trésors. Devant le chœur, une minute, le tzar s'agenouille...

Mais il est tard. Le train impérial rentre à Compiègne et les souverains regagnent leurs appartements...

CHAPITRE DLXV

LE COQ ROUGE...

Jacques Valbert n'avait pas perdu son temps. Tout en assistant aux fêtes officielles, il avait pris en filature un jeune étudiant nommé Ivanoff qui lui avait semblé suspect.

C'était un tout jeune homme blond, aux yeux vifs, au front haut, à l'attitude fière et hautaine.

Il l'avait suivi au cours de ses pérégrinations ; mais il n'avait pu rien trouver lui permettant de le faire arrêter. Il se donnait pour persécuté par la police du tzar et, dans les milieux ouvriers, déjà quelque peu surexcités, il trouvait des auditeurs pleins de bonne volonté...

Un soir, dans une réunion de mineurs, Jacques Valbert, grîmé et déguisé, parvint à se faufiler, et il vit debout à la tribune l'étudiant russe.

— Frères, disait celui-ci, je suis des vôtres... Depuis que j'ai fui la Russie, je n'ai cessé de m'occuper des idées qui doivent changer la face du monde... Nous sommes à bout de patience ; on nous a trompés ; la justice nous manque... Les peuples de tous les pays doivent être solidaires contre tous ces autocrates que nous avons vu parader encore ces jours derniers, entourés de leurs courtisans, de leurs fonctionnaires, de leurs officiers... Les villes tentaculaires nous oppriment, car elles sont pour eux comme des forteresses dans lesquelles ils se retranchent. Ce sont ces villes qu'il faut détruire, non pas les hommes et ces villes, mes amis, nous ne pouvons faire contre elles qu'une chose : lâcher le coq rouge... Seul, le feu les fera réfléchir : incendions leurs villas, leurs palais, leurs hôtels... Ils en sortiront comme des rats...

— Bravo ! bravo ! crièrent quelques voix...

Jacques Valbert en avait assez entendu. Il quitta la salle et se mit à la recherche de l'agent Leblond, qui était rentré d'Allemagne et, sur l'ordre du chef, était venu le retrouver.

Il le retrouva en compagnie des agents locaux, et le journaliste mit ceux-ci au courant des paroles incendiaires — c'était le mot véritable — qu'il avait entendues...

Rapidement, une expédition fut décidée, il s'agissait de s'emparer de la personne de l'agitateur et de surveiller les autres mineurs. Mais lorsqu'on arriva de nouveau au lieu de la réunion, les oiseaux s'étaient envolés. On ne put retrouver Ivanoff, il avait disparu comme par enchantement...

Jacques Valbert décida alors de prévenir le directeur des Mines, M. Chambel, du péril qu'il courait, lui et sa famille.

Il trouva en cet homme une intelligence compréhensive et très ouverte aux idées sociales, mais qui déplorait

qu'elles fussent honteusement exploitées par une poignée de criminels.

— J'aurais voulu, dit-il, que le Conseil d'administration ne laissât pas s'éterniser ainsi le conflit. Il est naturel que ces pauvres gens, dont la vie est très dure, soient aigris... Mais ces messieurs ne veulent pas céder à l'intimidation. Ils m'ont donné l'ordre d'appeler la troupe si cela se gâtait et je ne le ferai vraiment qu'à la dernière minute, car je sais que, souvent, lorsqu'il y a conflit, les fusils partent tout seuls, hélas !...

M. Chambel voulut présenter Jacques Valbert à sa femme et à sa fille. Cette dernière était une charmante jeune fille de vingt-deux ans, très cultivée, parfaite musicienne.

L'industriel retint le journaliste à dîner et, pendant que ces messieurs prenaient le café en fumant un cigare, Solange Chambel se mit au piano et joua plusieurs lieds de Schumann avec beaucoup d'âme...

En prenant congé, Jacques Valbert crut devoir renouveler son avertissement :

— Je vous en prie, ne prenez pas mon conseil à la légère : restez ici, si votre devoir vous l'impose : mais écarterez votre femme et votre fille, cela vaudrait mieux...

— Mais elles ne le voudront pas, répondit l'industriel. Dès le début, j'ai voulu les renvoyer à Paris ; mais ni l'une ni l'autre n'y a consenti.

— Faites un effort... Insistez encore ! Tant que nous n'aurons pas mis la main sur les agitateurs et particulièrement sur cet Ivanoff, je ne serai pas tranquille...

— Je vous remercie. J'y tâcherai. C'est d'ailleurs tout à fait mon avis et j'y gagnerai plus de tranquillité...

Les deux hommes se séparèrent sur une poignée de mains cordiale et le journaliste s'en fut télégraphier à son journal les nouvelles de la journée...

La grève prenait de l'ampleur. Toute la région de

Montceau-les-Mines semblait gagnée par le mouvement...

Le jeune homme était inquiet. Non pour lui, il avait déjà couru tant de périls qu'il était endurci au danger et que celui-ci ne l'effrayait plus ; mais il avait encore dans les oreilles, la voix pleine de haine d'Ivanoff et la musique qui s'égrenait sous les doigts de Solange Chambel, tandis que les doux yeux de celle-ci restaient dans sa mémoire comme une petite lumière.

Qu'allait-il arriver ?... Quel péril courait cette charmante fille dans cette bagarre. Ah ! plutôt au ciel que son père parvint à la faire partir... Et était-il encore temps seulement ?...

Valbert se le demandait avec anxiété... ça et là, dans les rues de la ville noire, il croisait des groupes d'hommes excités et faméliques...

Arrêter l'agitateur suffirait-il ?... Tous ces hommes, du fait d'avoir entendu cette parole ardente, n'étaient-ils pas prêts à reprendre son œuvre, aveuglément ?...

Il s'en allait ainsi, réfléchissant, lorsque tout à coup, une immense clameur s'éleva derrière lui...

— Au feu ! au feu ! A mort les tyrans !...

Il se retourna rapidement et vit un nuage de fumée et de flammes se dresser comme un rideau mouvant, sur lequel les ombres des hommes se détachaient comme les fantômes des damnés...

Il n'en pouvait douter : c'était la villa de M. Chambel qui flambait ! la villa où une demi-heure plus tôt, il avait laissé une famille heureuse.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! pensa-t-il...

Les tendres yeux gris de Solange étaient encore devant sa mémoire.

Mais que faire ?...

Au pas de course, il s'élança sur le chemin parcouru lentement peu de temps auparavant et il ne tarda pas à

rejoindre le gros de la troupe des grévistes arrêtés devant leur œuvre.

L'étudiant Ivanoff pérorait encore :

— Voyez, camarades, disait-il, voyez... C'est ainsi que les esclaves russes se vengent de leurs maîtres. Les ouvriers français auraient-ils moins de courage et de résolution que leurs frères de Russie?

Un morne silence succéda à ces paroles.

L'ouvrier de France peut bien quelquefois se laisser égarer, mais il y a au fond de son cœur un ferment d'honnêteté qu'il est bien difficile de faire disparaître tout à fait.

Ivanoff remarqua l'hésitation de ses compagnons ; il comprit leurs pensées et un dédaigneux sourire plissa ses lèvres.

— Soit, dit-il, puisque vous n'osez pas parachever l'œuvre commencée, c'est à moi que revient l'honneur de donner le signal de la vengeance... Que ceux qui sont des hommes me suivent et imitent mon exemple !...

La vue des flammes jaillissantes fut accueillie par un frémissement, dans lequel bien des sentiments contraires se mêlaient. Mais il existe une sorte de vertige impérieux qui saisit les foules et cette heure était venue pour les grévistes...

Un désordre indescriptible s'ensuivit et quelques minutes plus tard, un torrent de feu s'échappait de toutes parts de la villa...

Dès qu'il avait vu les premières flammes, M. Chambel, qui était encore dans le salon, où Solange jouait encore, tandis que sa mère brodait, avait appelé les deux femmes et les prenant par le bras, il les entraîna au dehors.

Solange sanglotait...

Rapidement, ils marchèrent dans la nuit, laissant derrière eux les grévistes incendiaires pour tâcher d'at-

teindre la maison d'un de leurs amis qui leur donnerait l'hospitalité...

Jacques Valbert, qui avait contourné le bâtiment dans l'espoir de leur porter secours, les vit s'enfuir et, à distance, il protégea leur course, veillant à ce que personne ne put les poursuivre...

Quand, enfin, ils eurent pénétré dans la maison de l'ami de M. Chambel, il revint sur ses pas en réfléchissant et à mi-côte, il trouva les gendarmes qui allaient disperser la foule...

Il n'en était d'ailleurs plus besoin : tandis que la maison se consumait et qu'ils étaient ainsi réduits à l'inaction, les ouvriers avaient repris leur sang-froid et la plupart étaient rentrés chez eux..

Il ne restait plus là que quelques hommes ivres et le misérable Ivanoff que cette fois l'on n'eut pas de peine à réduire à l'impuissance...



Après quelques nouveaux tumultes, tout était rentré dans l'ordre à Montceau-les-Mines. Six cents gendarmes étaient arrivés et, sous leur protection, un certain nombre d'ouvriers avaient regagné les mines. Faute de place dans la ville, les braves pandores avaient dû s'installer, à la gare, dans des wagons transformés en caserne pour la circonstance.

Des perquisitions avaient eu lieu, des armes avaient été saisies ; des grévistes, pris de peur, avaient, d'eux-mêmes, fait leur soumission et apporté à la Préfecture les fusils qu'ils détenaient...

L'énorme mouvement, gonflé par la propagande, qui avait paru sur le point de submerger l'industrie, s'ef-

fondrait lamentablement, comme un ballon gonflé d'oxygène le fait quand il reçoit une piqûre d'épingle...

On parlait de plus de quatre-vingt mille grévistes, c'était là l'avertissement in-extremis du prolétariat ; la menace était dans toutes les bouches, la haine dans tous les cœurs...

Tout cela s'est effondré... Cet effort surhumain succombe, annihilé...

Les mineurs ont écouté les meneurs ; une poignée d'entre eux a marché, a pris part aux troubles ; cela leur a servi d'exutoire ; puis ils ont hésité, se sont montrés sceptiques...

Malheureusement, pendant ce temps, quelques milliers de grévistes ont été renvoyés de la mine et qui ont faim et qui ont froid et qui sont dénués de tout... Ces malheureux ont des femmes et des enfants, hélas !...

Jacques Valbert réfléchissait à ces tristes choses en passant le seuil de la maison où la famille Chambel avait trouvé l'hospitalité...

Le directeur l'accueillit la main tendue et Solange avec un doux sourire. Il n'y avait point de haine en le cœur de la jeune fille et toute la semaine elle avait prêché à son père l'oubli et le pardon...

— Il faut leur pardonner, disait-elle, car ils ne savent pas ce qu'ils font...

— Il faut surtout, dit Jacques Valbert, ne pas faire porter à la masse de vos ouvriers la faute de quelques exaltés...

— J'y tâcherai, dit M. Chambel ; mais je vous assure qu'il est difficile dans mon cas de ne pas avoir quelque rancune...

A ce moment parut sur le seuil Mme Chambel venant chercher son mari et sa fille pour les appeler à table, ainsi que leur invité.

Le journaliste baisa la main de la directrice et les

quatre personnages passèrent dans la salle à manger.

— Voyez-vous, dit alors M. Chambel, nous ne pouvons oublier parce que justement nous sommes là campés dans une maison étrangère ; nous mangeons dans de la vaisselle qui n'est pas la nôtre ; nous dormons dans des lits qui ne nous appartiennent pas et cela est dur...

— Qu'est cela, papa, en comparaison de la misère que ces malheureux ont et auront encore à supporter en expiation de leur faute ?

— Ah ! tu es jeune, Solange...

La conversation se poursuivit aimable et enjouée, malgré les soucis de l'heure ; puis Solange proposa à Jacques Valbert de lui montrer le jardin de la maison mise à leur disposition par leurs amis...

Les deux jeunes gens sortirent dans le parc, admirèrent les magnifiques dahlias qui y poussaient, puis Jacques Valbert poussa un soupir.

— Je vais partir demain, dit-il, je n'ai plus rien à faire ici ?...

— Mais vous reviendrez ? demanda la jeune fille d'un ton alarmé.

— Qui le sait, répondit le jeune homme, d'un ton mélancolique. Je suis un flâneur salarié, je cours le monde, ici aujourd'hui, demain ailleurs, mais je ne m'appartiens pas... Ce n'est pas moi qui fixe mes itinéraires...

Solange Chambel détourna les yeux...

— Cela doit être triste, dit-elle ; ainsi vous ne vous fixerez jamais ? Et il vous est interdit d'avoir une affection au cœur ?... Cependant...

— Je vous comprends... Peut-être un jour m'arrêterai-je... Ce jour-là, je ferai comme d'autres de mes camarades qui se sont fixés à Paris... Mais ce sont les affections qui ne se rencontrent guère en courant le monde...

— Oh ! pouvez-vous dire cela, protesta la jeune fille.